

— Un instant, mesdemoiselles, n'allez pas concevoir maintenant de folles espérances qui me tourmenteraient autant que votre désespoir... Voyons, mes enfants... parlons sagement, froidement... ce n'est pas en s'exaltant comme vous faites... et moi aussi par contre-coup, que l'on avance les affaires; l'émotion vous brise, on souffre, on pleure, et voilà tout...

— Oh! monsieur de Maillefort, ces larmes-là sont douces... dit Ernestine en essuyant ses yeux, il ne faut pas les regretter.

— Non... mais il ne faut pas les renouveler... cela trouble la vue... et nous avons besoin, mes pauvres enfants, de voir clair... bien clair dans notre situation.

— M. de Maillefort a raison, reprit Herminie, soyons calmes, raisonnables...

— Oui, soyons raisonnables... dit Ernestine; monsieur de Maillefort, asseyez-vous là... entre nous deux... et causons sagement... froidement, comme vous dites.

— Voyons... reprit le bossu, assis sur un canapé au milieu des deux jeunes filles, et, prenant une de leurs mains dans les siennes, de qui allons-nous d'abord nous occuper?

— D'Herminie... dit vivement Ernestine.

— D'Herminie... soit, répondit le marquis. Herminie et Gerald s'aiment tendrement, ils sont dignes l'un de l'autre... c'est entendu; mais, par un orgueil que j'admire et que j'approuve, parce qu'il qu'il n'est pas d'amour ou de bonheur possible sans dignité, Herminie ne consent à épouser Gerald... que si elle reçoit au sujet de ce mariage la visite de la duchesse de Senneterre... Il s'agit de trouver le moyen d'amener à cette démarche la plus hautaine des duchesses... Rien que cela.

— Ah! monsieur de Maillefort, dit Ernestine, rien ne vous est impossible... à vous.

— Entendez-vous cette petite câline avec sa douce voix, reprit le marquis en souriant, rien ne vous est impossible, à vous, monsieur de Maillefort!

Et il continua en soupirant :

— Chère enfant... si vous saviez ce que c'est que la vanité dans l'égoïsme! et ces deux mots vous peignent madame de Senneterre. Mais enfin, quoique je ne sois pas un grand enchanteur, il me faudra tâcher de charmer ce monstre à deux têtes.

— Ah! monsieur, dit Herminie, si jamais vous pouviez opérer ce prodige, ma vie entière...

— J'y compte bien, mon enfant... Oui, j'espère que, durant votre vie entière, vous m'aimerez... lors même que je ne réussirais pas dans ce que je veux entreprendre, car j'en serais, je crois, aussi malheureux que vous, et c'est surtout alors que j'aurais besoin de consolations. Maintenant, à votre tour, ma chère Ernestine...

— Oh! moi, dit tristement mademoiselle de Beaumesnil, ma position est encore plus difficile que celle d'Herminie.

— Ma foi! je n'en sais rien... mais je dois vous prévenir, ma pauvre enfant, que je ne puis me mêler en rien de ce qui vous concerne... avant d'avoir pris de nouvelles informations sur M. Olivier Raymond...

— Comment, monsieur de Maillefort, dit Ernestine, celles que vous avez déjà sur lui ne suffisent pas?.



Elle y trouva le champi à cheval sur la planche.

— Elles sont excellentes... en ce qui touche sa vie de soldat; mais comme il ne s'agit pas d'un nouveau grade à lui conférer, et que l'on peut être un très-brave officier et un très-mauvais mari, je m'informerai... comme il convient...

— Pourtant M. de Senneterre vous a dit tout le bien possible de M. Olivier?...

— Ma chère enfant, on peut être un excellent ami, un parfait camarade, et rendre sa femme malheureuse...

— Ah! monsieur, quel soupçon! Songez donc que M. Olivier me croit pauvre... et que...

— Tout cela est à merveille... la reconnaissance... la générosité... l'amour, l'ont amené à vous offrir ce qu'il croit une fortune inespérée pour vous; c'est un premier mouvement, très-généreux, et tout à l'heure j'en ai été moi-même si touché, si ému... que je me suis laissé entraîner comme vous et comme Herminie.

— Et maintenant, monsieur, demanda Ernestine avec inquiétude, est-ce que votre opinion aurait changé?

(La suite au prochain numéro.)

## FRANÇOIS LE CHAMPI

PAR

GEORGE SAND.

(Suite.)

— C'est juste, dit François. La Sévère n'étant point là pour vous faire porter respect, il en serait parlé; voilà pourquoi vous allez chez elle, afin de vous promener dans son jardin avec tous vos prétendus. Eh bien! pour ne pas vous gêner, je m'en vas vous parler ici, en deux mots, car c'est une affaire qui presse, et voilà ce que c'est : Vous êtes une

bonne fille, vous avez donné votre cœur à votre belle-sœur Madeleine; vous la voyez dans l'embarras, et vous voudriez bien l'en retirer, pas vrai?

— Si c'est de cela que vous voulez me parler, je vous écoute, répondit la Mariette, car ce que vous dites est la vérité.

— Eh bien! ma bonne demoiselle, dit François en se levant et en s'accotant avec elle contre la berge du petit pont, vous pouvez rendre un grand office à madame Blanchet. Puisque pour son bonheur et dans son intérêt, je veux le croire, vous êtes bien avec la Sévère, il vous faut rendre cette femme consentante d'un accommodement; elle veut deux choses qui ne se peuvent point à la fois par le fait : rendre la succession de maître Blanchet caution du paiement des terres qu'il avait vendues pour la payer; et, en second lieu, exiger paiement de billets souscrits à elle-même. Elle aura beau chicaner et tourmenter cette pauvre succession, elle ne fera point qu'il s'y trouve ce qui s'en manque, faites-lui entendre que si elle n'exige point que nous garantissons le paiement des terres, nous pourrons payer les billets; mais que, si elle ne nous permet pas de nous libérer d'une dette, nous n'aurons pas de quoi lui payer l'autre, et qu'à faire des frais

qui nous épuisent sans profit pour elle, elle risque de perdre le tout.

— Ça me paraît certain, dit Mariette, quoi que je n'entende guère les affaires, mais enfin j'entends cela. Et si, par hasard, je la décidais, François, qu'est-ce qui vaudrait mieux pour ma belle-sœur, payer les billets ou être dégagée de la caution?

— Payer les billets sera le pire, car ce sera le plus injuste. On peut contester sur ces billets et plaider; mais pour plaider il faut de l'argent, et vous savez qu'il n'y en a point à la maison, et qu'il n'y en aura jamais. Ainsi, que ce qui reste à votre belle-sœur s'en aille en procès ou en paiement à la Sévère, c'est tout un pour elle, tandis que pour la Sévère mieux vaut être payée sans plaider. Ruinée pour ruinée, Madeleine aime mieux laisser saisir tout ce qui lui reste que de rester encore après sous le coup d'une dette qui peut durer autant que sa vie, car les acquéreurs de Cadet Blanchet ne sont guère bons pour payer, la Sévère le sait bien, et elle sera forcée un jour de reprendre les terres, chose dont l'idée ne la fâche point, car c'est une bonne affaire que de les trouver amendées et d'en avoir tiré gros intérêt pendant du temps. Par ainsi la Sévère ne risque rien à nous rendre la liberté, et elle s'assure le paiement de ses billets.

— Je ferai comme vous l'enseignez, dit la Mariette; si j'y manque, n'ayez pas d'estime pour moi.

— Ainsi donc, bonne chance, Mariette, et bon voyage, dit François en se retirant de son chemin.

— La petite Mariette s'en alla aux Dollins, bien contente d'avoir une belle excuse pour s'y montrer, et pour y rester longtemps, et pour y retourner les jours suivants. La Sévère fit mine de goûter ce qu'elle lui conta; mais au fond elle se promit de ne pas aller vite. Elle avait toujours détesté Madeleine Blanchet, pour l'estime que malgré lui son mari était obligé d'en faire. Elle croyait la tenir dans ses mains griffues pour tout le temps de sa